

# neo transi- tionneurs

DANS LA  
TÊTE  
DES

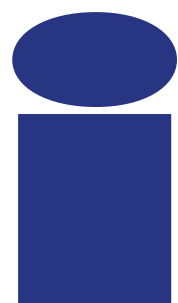
Par

Mathilde Ramadier

Photographies

JM Fumeau  
Tianyi Ma  
James Day

«Eco-anxiété», «solastalgie», «psychoterratie»: la crise du climat est à l'origine de maux inédits... et parfois d'une prise de conscience radicale. Pour les néotransitionneurs, c'est une nouvelle vie qui commence, et elle est plus riche de sens.



**ILS NE SERONT PLUS JAMAIS  
LES MÊMES...**

Ils étaient entrepreneurs, informaticiens, consultants, journalistes... Ils faisaient plus ou moins partie du système, s'en sortaient plutôt bien, ne se posaient pas trop de questions. Et puis, il s'est passé quelque chose. Tout doucement, petit à petit, ou brutalement, d'un coup, leur conscience du désastre écologique a tout emporté. Ils ont changé. De convictions, de personnalité, d'amis, parfois... De métier et de vie, souvent. Le résultat est « radical », au sens premier du terme : désormais, ils veulent s'attaquer à la racine du problème. Ils ont mis la transition écologique au cœur de leur vie. Eux, ce sont les néotransitionneurs.

**ON NE NAÎT PAS NÉOTRANSITIONNEUR, ON LE DEVIENT !**

De l'extérieur, on peut les reconnaître. Ils ont cette manière de vivre leurs engagements à fond, de se tenir en cohérence entre leurs pensées, leurs discours et leurs actes. La pêche et l'élevage intensifs sont un fléau ? Les voilà qui deviennent véganes. Le transport aérien pèse lourd dans notre bilan carbone ? Et les voilà qui ne prendront plus l'avion. On peut bien ricaner, s'agacer, tenter de les pousser dans leurs retranche-





ments pour tester leurs contradictions... mais on ne peut pas leur reprocher de souffrir du « syndrome du Titanic ». Non, ils ne dansent plus sur le pont en sachant que la catastrophe est imminente. Eux, de l'intérieur, sentent qu'ils ont connu un avant, et puis un après. Il n'a pas été sans douleur de se détacher des nombreux mécanismes de déni et d'inertie, mais ce fut là la première étape d'un long processus.

#### LE POIDS DES MOTS, LE CHOC DES PHOTOS

**C'**est souvent une information qui fait tout basculer. La démission de Nicolas Hulot, la révélation d'un scandale industriel, les résultats d'une étude scientifique, les images d'un désastre écologique... L'actualité peut venir du bout du monde,

mais après des années d'indifférence, un jour, l'une de ces informations les touche en plein cœur. L'ampleur de la crise écologique, son caractère généralisé, son urgence... ce qui était vague, distant, flou, les (r)attrape et ne les lâche plus. Que s'est-il passé alors dans leurs têtes, dans leurs corps ? D'abord, ils se trouvent submergés par une énorme angoisse ! Alice Desbiolles, médecin de santé publique, est spécialisée en santé environnementale. Elle connaît bien ce processus. Dans son travail, elle est de plus en plus souvent confrontée aux multiples émotions de patients envahis par les problèmes liés à l'urgence climatique. Sans pouvoir les rassurer sur l'état du monde, elle tient à les rassurer sur leur état à eux. Selon elle, être anxieux est une réaction parfaitement rationnelle. C'est l'inverse qui serait anormal. Par ailleurs, elle constate que cet état qui accompagne généralement le pic de conscientisation peut aussi être un levier. « L'organisme réagit au stress. Si ce dernier est aigu, il peut être considéré comme positif, car il nous prépare à l'action. » Mais Alice Desbiolles reconnaît que ce n'est pas toujours le cas. « Le problème, c'est quand le stress devient chronique. Il y a alors un risque de dépression et, sur le volet somatique, cela peut déclencher des problèmes d'insomnie, de céphalées, des troubles cardio-vasculaires... » Au terme d'« éco-anxiété » qui fleurit dans les médias, Alice Desbiolles préfère celui de « solastalgie », moins réducteur. Car ceux qui prennent conscience du collapse ne ressentent pas uniquement de l'anxiété. Leur panel d'émotions est bien plus large.

Comme le soulignent les désormais célèbres Pablo Servigne, Raphaël Stevens et Gauthier Chapelle dans leur ouvrage *Une autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement et pas seulement y survivre*, les scientifiques qui étudient les causes ou les conséquences du réchauffement climatique sont les premiers à souffrir de troubles psychologiques. Eux aussi ressentent de l'angoisse et, comme chez les autres, elle s'accompagne de tristesse, de colère, d'un sentiment d'isolement et de vulnérabilité... Un large panel d'émotions donc, mais qui, parce qu'elles flirtent avec le deuil, le sentiment de finitude, ont en commun d'être réfrénées par notre culture. Il faudra bien qu'on apprenne à les regarder en face, car, selon Alice Desbiolles, le constat est clair. Si de plus en

## Comme nous avons régulé l'utilisation des données, nous serons amenés à réguler le design persuasif

plus de médecins et professionnels de la santé s'intéressent à cette question, c'est que la solastalgie pourrait bien devenir un véritable sujet de santé publique.

#### IL VA NOUS FALLOIR FAIRE NOTRE DEUIL !

**B**ref. N'est néotransitionneur que celui qui s'est frotté de très près à la colapsologie. Pablo Servigne, qui a rendu si visible le terme et tout ce qu'il contient, reconnaît qu'il n'est pas sans

conséquence de s'intéresser à ces questions. Pour décrire la transformation intérieure que cela provoque, il fait une analogie avec les cinq étapes du deuil. Dans l'ordre, ou le désordre, tout le monde devra d'abord sortir du déni (non, la chose n'existe pas...), puis affronter la colère (quand je découvre l'ampleur du scandale...), la négociation (en est-on bien sûr ?), la dépression (l'éco-anxiété), pour, à la fin, et avec de possibles rechutes, connaître l'acceptation qui permet de passer à l'action. Un cycle que les néotransitionneurs ont donc traversé.

Ce n'est pas le modèle adopté par le psychologue Pierre-Éric Sutter, cofondateur avec Loïc Steffan et Dylan Michot de l'Observatoire des vécus du collapse, lequel a récemment conduit une étude auprès de 1 600 personnes vivant en France pour savoir, d'un point de vue psychologique mais aussi sociologique, comment ils vivent l'évolution des enjeux écologiques ou environnementaux. Lui privilégie une grille de lecture comprenant quatre sociotypes également inspirés par une intuition de Pablo Servigne. Ce canevas croise états émotionnels et postures conatives. Ainsi, on trouve le pessimiste-passif (« À quoi bon, tout est foutu »), l'optimiste-passif, qui peut être « collapsophobe » (« la science va bien nous tirer de là ») ; le pessimiste-actif (le survivaliste qui vise l'autonomie) et, enfin, l'optimiste-actif. C'est dans cette quatrième et dernière catégorie qu'on trouve les néotransitionneurs. L'optimiste-actif admet l'avènement du collapse mais il choisit de s'y préparer activement, pour lui mais aussi pour toute la communauté, avec le souhait de mettre en place un système alternatif.

#### LES 5 ÉTAPES DES NÉOTRANSITIONNEURS

**L'**optimiste-actif passerait bien par cinq étapes, mais ce ne sont pas celles du deuil. La première est celle de la distanciation cognitive, c'est-à-dire la mise à distance de l'information anxiogène, son rejet. Ensuite vient le temps de la conscientisation : l'information est si omniprésente qu'il est impossible d'y échapper. Une information plus forte que les autres, qui va nous toucher de plus près, finira par « percer ». Elle peut être incarnée par une personnalité à qui l'on va donner du crédit, ou émerger d'une phase de déprime, de burn-out, d'effondrement intérieur... La prise de conscience est progressive mais connaît un pic de conscientisation, le « *Oh my God point* », comme le nomme Servigne. Les questionnements existentiels affluent, il faut tout remettre à plat : son passé, son présent et envisager l'avenir différemment. C'est à ce moment-là que, d'après Pierre-Éric Sutter, notre foi en l'action (individuelle ou collective) nous fait opter pour une attitude plutôt optimiste ou plutôt pessimiste. Si la personne fait le choix d'agir, son domaine d'action dépendra d'une série de critères plus ou moins conscients, tenant compte de ses compétences, de ses valeurs, de son groupe socioculturel... Les uns se tourneront vers la cause des animaux, de la biodiversité, de l'alimentation ou de l'énergie..., les autres vers des engagements sociaux.

#### DES SURVIVALISTES PAS COMME LES AUTRES...

**R**éapprendre à vivre plus près de la nature, assumer d'être un peu en marge, ne plus croire à l'émancipation par le progrès, prôner une vie en dehors du système, entretenir un imaginaire plutôt négatif quant à l'avenir... Les néotransitionneurs seraient-ils des survivalistes ?

Bertrand Vidal, sociologue spécialiste des mouvements survivalistes, constate effectivement des points communs : « Ils développent une pensée critique et nourrissent un désir compulsif de s'informer. Ce qu'ils veulent, c'est trouver des solutions. Pour cela, ils n'hésitent pas à naviguer d'un penseur à un autre, de Rabhi à Servigne, comme une « religion à la carte » dans laquelle on peut piocher. » Mais en optimistes actifs, les néotransitionneurs ne font pas que chercher, tenter, discuter, partager. Ils ont surtout envie de trouver des solutions pour l'ensemble du corps social. Ils ne veulent pas s'en sortir seuls ou avec leurs seuls proches. Leur démarche embrasse plus largement la communauté des vivants. Et cette dynamique semble même être au cœur d'un bonheur qu'ils prétendent avoir retrouvé. C'est peut-être dans le bouillonnement généré par ces citoyens qui ont quitté l'autoroute de la grande consommation qu'on verra émerger le monde d'après ? Celui qui naîtra du grand effondrement... ou de l'idée qu'on s'en était faite.

## « Optimistes actifs »

Ils ont réfléchi, ils ont changé, mais, surtout, ils agissent. Portraits de sept néotransitionneurs au profil.



#### TRISTAN TAO CARPENTIER

29 ans - Accélérateur de transition dans la Biovallée

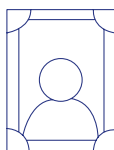
Tristan préfère qu'on l'appelle par son surnom : Tao, la voie du milieu, donc. Des chocs de conscience, il reconnaît en avoir eu plusieurs. Issu d'une famille du Nord, il pensait qu'il ferait dans le commerce et la grande distribution. Mais quand sa sœur rentre de voyage, qu'elle lui parle des paysans qui, à l'autre bout de la chaîne, peinent à survivre, il comprend qu'il n'a pas envie de contribuer à ça. Il bosse pour une entreprise engagée qui fait dans le papier carton, crée sa propre entreprise IMAGINE, une agence qui accompagne les changements culturels au sein des organisations, s'engage auprès des Colibris, où il rencontre même sa compagne Laura, pâtissière. C'est lors d'un stage à la ferme d'agroécologie qu'ils s'enflamment pour la vallée de la Drôme. La région est rurale, dynamique et pionnière. Il rejoint la Biovallée, un projet territorial qui multiplie les pratiques de développement durable accessibles à tous et pilote Territory Lab, un parcours de transformation destiné aux leaders et aux organisations qui, comme Tao, veulent se lancer dans la transition écologique.

**MANOLITA FILIPPI**

46 ans

*Permacultrice et hortithérapeute en maison d'arrêt*

Les idées écolos l'ont toujours animée, Manolita a toujours vécu consciente de ce qu'elle consommait. Pas de choc ni de changement radical dans son parcours... Pourtant, après des années passées à travailler dans le monde culturel et institutionnel, elle a senti poindre le danger : aspiré par le rythme urbain, on finit par oublier la nature de nos besoins vitaux et la façon dont on devrait habiter le monde. « J'avais des sandwiches devant l'ordinateur, j'embauchais des nounous pour mes enfants et ne leur faisais plus à manger. J'avais gravi la montagne, mais je voulais la redescendre. Il était urgent que je retrouve ma place. » Tenir sa place, « se tenir » tout court. Aujourd'hui, Manolita enseigne l'histoire de l'art à l'école d'architecture et de design Camondo, forge la culture générale de ses étudiants, les épaula pour leur mémoire avec des thèmes très choisis : habitat groupé ou obsolescence programmée... Car, selon elle, les designers aussi ont leur part de responsabilité et peuvent trouver des solutions. Elle vit à Gagny, en zone périurbaine, où elle a adopté quelques morceaux de jardins des possibles avec sa famille. Ces friches du 93, véritables réserves de biodiversité, permettent de se reconnecter à la Terre. Quand elle n'enseigne pas, elle donne du temps à Objectif Sciences International, une ONG au statut consultatif spécial auprès de l'ONU. Un cours certifié de permaculture lui a permis d'acquérir les bases théoriques et pratiques. Avec l'ONG, elle collabore depuis un an avec l'administration pénitentiaire de la prison de Melun pour transformer une cour... en jardin permacole. La cour maussade de la prison est devenue un potager et un jardin. Les prisonniers y travaillent et découvrent l'émerveillement face à la vie qui pousse. Manolita milite pour que ce projet se développe dans d'autres centres pénitentiaires. Elle le sait, rien n'est jamais gagné. Mais elle croit que la transition écologique, chacun peut la faire en fonction de là d'où il vient, d'où il part, de ce à quoi il tient...

**ALAIN POULOT**58 ans - *Cofondateur de MonÉpi, développeur de pratiques alimentaires collectives et durables*

Il est de la génération « où l'on fait beaucoup de moto, où l'on prend l'avion pour partir en vacances, loin », sans se poser de questions. Alain a 45 ans quand pour la première fois il se met à douter. On est en 2006, il quitte son métier d'ingénieur. Un choix qui a l'avantage de lui dégager du temps. Il s'engage dans une association locale de défense de l'environnement et est élu à la mairie de Châteaufort, une petite commune des Yvelines. Il démissionnera à la suite du projet d'implantation d'un supermarché de 3000 m<sup>2</sup>, sans concertation prévue avec les citoyens. Une philosophie à l'exact opposé de celle de MonÉpi, une SAS qu'il a cocrée. Son objectif ? Recréer des pratiques alimentaires collectives, participatives - en mettant à disposition de ses concitoyens des terres à cultiver ensemble. On plante, on récolte, ensemble, et chacun repart avec le fruit de son travail. Et cela marche si bien... que le modèle d'Alain a essaimé partout en France.

**FLORA CLODIC-TANGUY**

33 ans

*Journaliste collapsosophe, accompagnatrice de projets engagés*

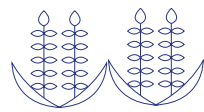
L'année 2015, marquée par les attentats et la crise climatique, fut pour Flora celle de l'effondrement intérieur. Mais aujourd'hui, elle a clairement basculé du côté de l'action. Elle a quitté Paris pour le Cantal, où dans un écolieu elle vit avec Mathieu, paysagiste. Là-bas, ensemble, ils ont créé Prise de Terre et proposent des formations à la permaculture. Journaliste, elle fait partie de l'équipe d'*Yggdrasil*, le magazine qui interroge l'effondrement et la résilience — deux notions indissociables, selon elle. Elle accompagne aussi la communication de certains projets engagés. Flora ne se prétend ni optimiste, ni pessimiste : elle se veut surtout en mouvement.

**VOCABULAIRE****Transitionneur :**

de transition, néologisme qui vient du verbe latin *transire*, qui signifie « passer à un autre état, se transformer, franchir une étape ».

**Transition écologique :**

l'expression a été élaborée par Rob Hopkins, auteur et enseignant en permaculture. Elle désigne à l'origine les principes et pratiques de résilience locale, d'économie en boucle et de réduction des émissions de gaz à effet de serre.

**Solastalgie :**

Le concept a été développé en 2007 par Glenn Albrecht - philosophe de l'environnement australien - dans son article « Solastalgia : The Distress Caused by Environmental Change. » Elle fait référence à la souffrance psychique qu'un individu peut ressentir face à la destruction lente mais chronique des éléments familiers de son environnement.

**CLÉMENT CHABOT**

30 ans

*Ingénieur ambassadeur des low-tech*

Clément est de ceux dont l'enthousiasme peut convaincre en quelques mots. Et il n'est pas de ceux qui sombrent dans l'angoisse de l'effondrement. Clairement, il se range du côté des optimistes et, actif, il revendique le mode action. Il en est convaincu : seules les solutions concrètes rassurent les gens. Car, oui, il peut en témoigner, il est possible de vivre très bien avec peu. Les solutions existent, elles sont à notre portée. Il a grandi en Vendée, proche de la nature et de l'océan. Petit, émerveillé par la technique, il rêve de rejoindre la Compagnie de la Machine à Nantes, pour unir son amour des arts à celui de la technique. Ses études d'ingénieur à l'ICAM de Nantes lui apprennent à concevoir, construire, assembler. Il rêve déjà de réaliser des choses plus grandes que l'homme, qui resteront. Il travaillera dans l'aéronautique, pour Airbus, durant trois ans. C'est lors d'un séjour en Amazonie qu'il prend conscience de ce que la baisse de la biodiversité signifie réellement. Et tout à coup, lui qui semblait satisfait de tout, ne se sent plus en phase avec son travail... L'ambiance au sein de son équipe est bonne mais un malaise s'installe, qui l'empêche de dormir. Une baisse de budget l'oblige à se séparer de cinq collaborateurs, ce sera la goutte d'eau. Il démissionne. Il ressent un besoin quasi cognitif de ne plus agir dans un environnement anthropocentré. On n'est pas ingénieur 40 heures par semaine. On doit l'être comme on est artiste : en permanence. « J'étais ingénieur mais je me suis rendu compte que j'étais incapable de rendre un service à quelqu'un. Il était temps d'apprendre à faire quelque chose de mes mains. » En février 2015, Clément a 26 ans. Il part aider des amis à bâtir un écolodge en Colombie. Il apprend à faire une charpente, à gérer l'eau, à la stocker, la purifier... Il poursuit son voyage. Il embarque sur le *Nomade des Mers*, un bateau qui parcourt la ceinture tropicale pour documenter des projets *low-tech* permettant d'offrir une vie digne au plus grand nombre. De retour en France, il lance le Low-tech Lab. Avec son partenaire Pierre-Alain, il aménage une camionnette et commence un tour de France à la recherche des systèmes *low-tech* concernant l'habitat. Le projet est financé par des mécènes et donne naissance à une bibliothèque de systèmes partagée en *open source*. Aujourd'hui, le Low-tech Lab compte sept salariés. Hébergé par le fonds de dotation

Explore de Roland Jourdain, c'est un lieu d'expérimentations sur le développement durable, incubateur et pépinière d'associations à Concarneau. « J'utilise bien ma formation d'ingénieur aujourd'hui que chez Airbus, raconte Clément. Les ingénieurs ont contribué à nous jeter dans l'impasse où nous nous trouvons. Il faut désormais les inciter à être responsables. Mon souhait le plus cher serait que le Low-tech Lab s'ouvre au plus grand nombre. »

**TANGUY DESCAMPS**

22 ans

*Porte-parole pour les richesses humaines à La Bascule*

Tanguy se destinait au journalisme. Loin de la banlieue de La Rochelle qui l'a vu grandir, il a étudié les sciences politiques à Bordeaux, Stuttgart puis Taïwan. Il découvre les questions environnementales via la RSE, dévore, comme des thrillers, des bouquins sur le sujet. *La Guerre des métaux rares* de Guillaume Pitron le bouleverse. On est en 2018, c'est l'été, celui de la démission de Hulot. Pour Tanguy, plus rien ne sera comme avant. Depuis Oulan-Bator, en Mongolie, où il effectue un dernier stage à l'ambassade de France, il découvre sur le terrain les effets très néfastes de la pollution de l'air et de l'eau, suit de loin les grèves pour le climat en Europe menées par la jeune génération, la sienne. En surfant sur le Net, il découvre le projet naissant de La Bascule. Lancé par Maxime de Rostolan et un groupe d'étudiants, ce « lobby réellement citoyen » veut accélérer la transition démocratique, écologique et sociale. Tanguy se souvient de la date. Le 10 mars 2019, il quitte la Mongolie précipitamment pour les rejoindre. En avion, mais ce sera la dernière fois. Tanguy participe au premier grand chantier, et il s'avère plutôt manuel : rénover la polyclinique de Pontivy, à l'abandon depuis dix ans. Il faut acheminer l'eau, installer l'électricité, aménager les anciennes chambres. Quarante personnes participent. Leur objectif : la sobriété énergétique. Une gouvernance partagée se met en place au sein de l'association, grâce à une semaine de séminaire à l'Université du Nous. Tanguy trouve là de quoi canaliser son énergie : il faut apprendre à vivre dans un lieu à temps plein, travailler ensemble, se donner des buts communs... Rêver, aussi. « On a tous été réunis par un souffle qui nous a conduits là. Ensemble, on se sent moins seul, on ne passe plus pour le rabat-joie de service », résume-t-il, enjoué. La polyclinique de Pontivy devrait devenir un lieu de formation pour des centaines de personnes. Mais grâce à la création de cellules locales, plus d'une dizaine de groupes sont déjà actifs ailleurs dans les grandes villes. Ils se mettent au service d'initiatives existantes. Dans toute la France, 1500 personnes manifestent déjà leur envie de rejoindre le mouvement. L'équipe réfléchit au modèle à développer pour pouvoir assurer le logement et la nourriture à ceux qui voudraient les rejoindre à temps plein, mais veut laisser à chacun la possibilité de participer de façon libre. L'avenir, Tanguy le voit en grand et en commun. Sur son temps libre, il aimerait écrire...

**CINDY JEANNON**42 ans - *Photographe de nature*

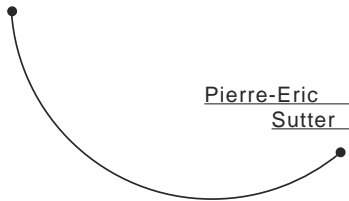
Loin des grands espaces, Cindy a grandi en HLM. C'est là qu'elle a développé un idéal social qui ne la quittera plus. À 28 ans, c'est le grand virage. Elle veut renouer avec ses idéaux. Informaticienne, elle démissionne brutalement. On est en 2006, elle s'achète un appareil photo numérique. Elle va s'immerger dans le sauvage, le sublimer, renouer avec lui. Elle rejoint des bergers dans les alpages, expérimente la nuit, capte la nuit polaire en Norvège, le feu en Islande, savoure la sensation délicieuse de la perte de repères qu'induisent la vie dans la nature et la remise en question de nos modes de vie. Elle lance des ateliers d'accompagnement, des bulles de liberté pour les artistes... pour réunir l'art et l'écologie.

# Anatomie de la « solastalgie »

Par

Mathilde Ramadier

Interview



Pierre-Eric  
Sutter

- Néologisme désignant la « nostalgie » d'avoir perdu une terre habitable, un trouble qui alerte les psys. Et que le psychothérapeute Pierre-Eric Sutter étudie et tente de soigner. Explications.